

« Elle attendait sur le quai. Elle repensait aux derniers jours passés avec celles qu'elle avait considérées comme ses amies. Un malaise persistait en elle. Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du train. La porte s'ouvrit, elle mit un pied sur la première marche, leva la tête et s'arrêta brusquement. »

- *Tu ne pensais pas nous quitter sans nous dire au revoir tout de même ?*

Cette voix... Elle l'avait trop souvent entendu pour ne pas s'en inquiéter. Une voix claire, fluide et tonitruante. Une voie très souvent chargée de colère qui, lorsqu'elle éclatait, était presque toujours accompagnée de violence physique. Cette voix qui lui avait trop souvent intimé des ordres qu'elle avait toujours un mal fou à exécuter mais qu'elle finissait toujours par y consentir.

Un passager, élégamment vêtu d'une redingote noire laissant apparaître une chemise blanche sous un gilet de flanelle bordeaux, coiffé d'un haut de forme de velours noir. Une cane avec un pommeau de forme cylindrique dans la main gauche et une sacoche en cuir marron sous le bras droit, descendit prestement et la bouscula sans ménagements. La force de l'altercation fit voler sa cane sur la voix ferré ainsi que sa sacoche qui, au contact du sol, s'ouvrit pour laisser tous les documents et papiers divers qu'elle contenait se rependre sur le quai de la gare. Le jeune homme, l'air totalement désespéré, s'enquit de les ramasser. Mais des courants d'air inappropriés éparpillaient les feuillets un peu partout. Tout en la traitant de petite sotte, il faisait de grandes enjambées pour bloquer le papier sous sa semelle.

Elle n'entendait pas les insultes. Cette altercation l'avait fait reculé de quelques pas et ainsi se tourner sur elle-même pour, brusquement, se retrouver face avec la voix... Face à lui... Face à celui qui se dressait à présent devant elle. Elle pouvait sentir son haleine... comme toujours, nauséabonde. Un léger rictus qu'elle prit pour un sourire sadique se dessinait sous une longue barbe blanche. Ses yeux bleu clair pénétraient son regard sombre ce qui la mettait mal à l'aise. Elle ne put s'empêcher de repenser à leur première rencontre.

C'était accompagné de ses parents, qu'elle franchissait les grilles de Sainte Cécile. « *Tu vas te sentir bien ici* » lui avait dit son père. Sa mère, saisissant son visage entre ses mains avait déposé un baiser sur sa joue gauche. Elle avait ressenti tout le poids de l'amour qu'elle lui portait. « *Ne t'inquiète pas ma chéri, ça va aller.* ». Elle s'était réfugiée dans les bras de son père. Celui-ci l'avait gentiment écarté pour la pousser vers un employé de l'établissement qui attendait patiemment la fin de cette séparation. « *Vas à présent. Ta mère et moi allons t'écrire souvent. Sois rassurée.* ». De la détresse de se retrouver toute seule, cette phrase prononcée l'apaisait. L'employé refermait les lourdes grilles derrière lui, marquant ainsi définitivement le détachement. Ensemble, ils avaient empreinté la longue allée qui menait à

l'établissement. Durant la marche, ils ne s'étaient pas échangé la moindre parole. Arrivées dans le hall d'accueil, elles attendaient à présent la venue de monsieur.

C'est ainsi que chaque pensionnaire devait l'appeler. Nul ne devait échapper à la règle.

Une porte s'ouvrit et Monsieur apparut. Homme de corpulence imposante, il impressionnait ceux qui le croisaient. Après quelques explications sur la conduite à tenir, il avait ordonné à l'employé d'emmener cette nouvelle pensionnaire à sa chambre. Il irait lui-même la retrouver un peu plus tard dans la soirée. Ce dernier s'était immédiatement plié aux exigences de Monsieur et, toujours sans la moindre parole, il la conduisit au travers des couloirs et autres escaliers pour enfin lui ouvrir la porte épaisse de sa chambre. L'employé s'était écarté pour la laisser entrer et découvrir son nouvel environnement. Il ferma la porte derrière elle et disparut.

Deux autres pensionnaires semblaient l'attendre dans la chambre. Toutes deux assises sur le lit. Deux jeunes filles de son âge. Elles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Après avoir engagé la conversation, il s'avéra qu'elles avaient pris possession des lieux le même jour qu'elle. Cela leur faisait un point commun. Entre les trois jeunes filles, une connivence s'était vite établie. Elle ressentait en elle la sensation de, déjà, les connaître.

Monsieur était venu lui rendre visite assez tard dans la soirée. Il était entré dans la chambre sans frapper. L'employé l'avait vu ressortir une heure plus tard, l'air un peu essoufflé.

Les jours s'écoulaient. Parfois, l'ennui l'envahissait. Elle restait suspendue aux nouvelles de ses parents qui, comme ils l'avaient promis, lui faisaient parvenir régulièrement une correspondance abondante qu'elle accueillait avec une joie incommensurable. De lire et relire leurs lettres lui permettait de conserver le lien invisible mais tellement fort de l'amour entre ses parents et elle, car depuis leur séparation, elle n'avait jamais pu les serrer à nouveau dans ses bras. Monsieur avait décidé que, pour ne pas perturber son équilibre émotionnel, ils devaient sérieusement penser à limiter fortement pendant quelques temps l'envoi de ces courriers. Soucieux du bien-être de leur fille, ils avaient accepté à contre-cœur. Avec toute fois l'espoir que cela ne durerait pas trop longtemps.

Au cours des semaines qui suivirent, la correspondance épistolaire s'était faite de moins en moins régulière au point que le rythme de trois lettres par semaine était passé à une lettre par mois. Monsieur lui avait expliqué que tout ceci était normal. Avec le temps, les parents finissent par délaisser leur enfant. Parce qu'ils sont occupés à d'autres choses. Qu'en fin de compte que tout ceci est bien normal. Et c'est donc pour pallier au manque affectif que sa présence lui est indispensable. Elle finissait par le croire, par l'admettre mais cela la plongeait dans un marasme lui faisant vivre mille tourments. Ses parents, ces chers parents, il fallait bien qu'elle s'en rende compte, l'avaient abandonné. Ses amies, les jumelles, étaient là pour la soutenir. Elles aussi avaient été abandonnées. C'est d'ailleurs ce qui expliquait leurs présences ici. Le temps passait. Elle s'était réveillée un jour avec un étrange sentiment. Le reflet de la vitre lui renvoyait l'image d'une belle et charmante jeune

femme. Monsieur l'avait invité à déjeuner. Elle l'avait rejoint vêtue d'une robe blanche. La tristesse semblait l'avoir abandonné.

« Après tout ce que j'ai fait pour toi, je constate que la récompense ne t'ait pas encore acquise. »

Il la regardait droit dans les yeux espérant certainement voir son regard se détacher du sien comme elle l'avait toujours fait. Mais cette fois ci, il n'en était pas question. Quelque chose avait changé en elle. Elle n'avait plus peur de lui.

Le passager, qui avait récupéré quelques feuilles se planta devant elle, coupant ainsi leurs regards et lui demanda, sur un ton quelque peu agacé, de l'aider à ramasser une partie du contenu de sa sacoche. Après tout, tout ceci était en partie de sa faute si il se contorsionnait pour retenir les feuilles cherchant à s'échapper dans les courants d'air. Elle le dévisagea. Le trouva beau. Ne répondit pas. Il repartit aussitôt se jeter dans les pas des gens sur ce quai de gare.

« Sans doute penses-tu être prête pour affronter le monde extérieur ? ... Personnellement, je ne le pense pas... »

Elle regrettait que ses amies ne soient pas venues pour lui souhaiter un bon voyage. Elles avaient décidé de rester dans leur chambre. Elles s'étaient habituées au lieu lui disaient elles. Toutes ces années à fomenter une évasion pour qu'au dernier moment elles refusent. Tout ceci la troublait. L'impression que Monsieur avait réussi sur elles ce qu'il n'avait pu avec elle.

« Bon ! Tu vas cesser ces enfantillages et tu vas me suivre... comme tu l'as toujours fait du reste. »

Elle ressentait à nouveau son emprise lentement s'immiscer en elle. Si l'homme courant après des feuilles ne l'avait pas percuté, elle serait certainement assise dans le train et personne n'aurait jamais su où elle se trouvait. A place de ce scénario idéal, elle rassemblait ses forces pour ne pas céder face à lui. La détermination de recouvrir une liberté l'aidait à affronter Monsieur. Elle se répétait que rien ne l'arrêterait. Non, rien ne l'arrêterait. C'était sa décision. A présent personne ne pouvait la contraindre à quoi que ce soit. Elle sentait une rage monter en elle. Comme celle qu'elle ne parvenait pas à contrôler lorsqu'elle était enfant. Comme celle qui l'avait submergé juste avant que ses parents l'abandonnent au contact de Monsieur.

Un rugissement sortit de sa poitrine, faisant frémir les badauds et autres voyageurs qui se trouvaient là. L'homme aux feuilles s'arrêta net de courir entre les courants d'airs. Il s'approchât d'elle avec un regard mêlé de stupeur et d'interrogation. Elle était immobile, le regard fixe.

« Vous allez bien mademoiselle ? »

Elle pointait son doigt vers Monsieur.

« *Mais enfin... à qui parlez-vous ?* »

« Mais à lui, là. Ce gros porc qui m'a emprisonné pendant des années entières. Qui m'a touché sans mon contentement. Qui m'a Sali à de nombreuses reprises. Qui m'a éloigné de mes parents. C'est un gros porc qui mérite qu'on s'acharne sur lui à grand coup de coteau. Harght ! Je vais le tuer... je vais le tueur... »

L'homme, surpris par cette soudaine agressivité, tenta de la raisonner. Il enfourna pelle mêle dans sa sacoche les feuilles quelques récupéré et serra cette dernière contre son torse.

« Mais... il n'y a personne. »

Elle sentit ses jambes fléchir. Deux bras tentant de la soutenir. Son corps allongé sur le sol. Son regard se perdre dans le noir. Les sons du tumulte autour d'elle s'estomper petit à petit.

Elle ouvrit les yeux. Autour d'elle, quatre murs revêtus de papier blancs. Elle se leva péniblement de son lit. Une violente douleur aux cotes la fit se rasseoir. Son visage lui faisait mal. Elle réussit à se lever pour rejoindre la salle de bain. Le miroir au-dessus de la vasque lui renvoyait l'image d'un visage tuméfié.

La robe blanche qu'elle portait était couverte de sang. Tout comme ses mains. Elle traversa le salon qui menait à la cuisine. Des vases étaient renversés. Des chaises couchées sur le flan. Des magazines déchirés. Une photo de ses parents ainsi qu'une lettre que protégeait le verre du cadre était déchirée et éparpillé un peu partout. Jamais cela n'avait été si loin. Cette fois ci, l'élément déclencheur a été la visite d'un jeune homme venu pour tenter de leur vendre une encyclopédie.

Elle gagna la cuisine et le trouva allonger sur le carrelage froid parmi des ustensiles éparpillés et des morceaux de verres. Il gisait là, dans une flaque de sang noir en partie séchée. Un couteau de bouché planté dans l'œil gauche. Sur la table, un magazine dont la couverture mettait en avant deux charmantes demoiselles portant les mêmes vêtements, ayant la même coiffure, chacune assise sur le genou d'un homme corpulent à la barbe blanche occupant pleinement un large fauteuil où, au-dessus du dossier s'étalait le titre « Monsieur ».